

Yvonne Schymura, Käthe Kollwitz. Die Liebe, der Krieg und die Kunst. Eine Biographie, München (C. H. Beck) 2016, 315 S., 38 Abb., ISBN 978-3-406-69871-2, EUR 24,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Anne-Marie Corbin, Paris

Née en 1867 à Königsberg, Käthe Schmidt, devenue célèbre sous son nom de femme, Kollwitz, est décédée en avril 1945 près de Moritzburg, seule, abandonnée par les siens qui fuyaient l'avance de l'armée soviétique. Dans l'introduction de cette biographie, Yvonne Schymura insiste beaucoup sur le fait que le fils de l'artiste donne une version toute différente des circonstances du décès de sa mère. C'est un exemple banal de la réécriture du passé par la famille d'une personnalité, des légendes tissées autour de sa mémoire, de l'instrumentalisation à laquelle procède un régime politique comme celui de la RDA au cours de la guerre froide pour se construire ses héros socialistes. Yvonne Schymura s'appuie sur le journal intime de Käthe Kollwitz et sur sa correspondance pour tenter de faire la lumière sur son parcours. Cependant, il faut bien être conscient que les sources d'archives non publiées sont plus fiables a priori que tout ce qui est édité par la famille.

Schymura passe assez rapidement sur l'enfance et la jeunesse de Käthe (Schmidt) Kollwitz dans une famille cultivée de Königsberg où la vie coule paisiblement, loin des expériences artistiques de Berlin, dans un climat de repli sur soi et de respect des traditions. Käthe a, cependant, la chance que son beau-frère, Paul Hofferichter, lui ouvre en 1886 les portes de la demeure du dramaturge naturaliste Gerhart Hauptmann. Déjà mariée à un médecin, elle ne manque pas d'assister en 1893 à Berlin à une représentation privée de ses »Die Weber« qui deviennent pour elle une source d'inspiration majeure. La révolte des tisserands et sa répression par les pouvoirs en place lui inspire jusqu'en 1897 tout un cycle de lithographies: une mère désespérée assiste à l'agonie de son enfant agonisant; la mort (en allemand un homme, un squelette) se met à table, une table vide, et attend que l'épuisement et la faim lui livrent sa prochaine victime.

Au tournant du XX^e siècle, Käthe Kollwitz vit dans l'aisance auprès de son mari et de ses deux jeunes enfants, trouve le temps de voyager, même jusqu'à Paris et de se consacrer à son œuvre graphique. Elle fait des expériences avec les couleurs, différentes sortes de papiers, dessine beaucoup pour se lancer dans un nouveau cycle de gravures sur cuivre à la pointe sèche autour de la guerre des Paysans (1524–1526), condamnée avec virulence par Luther et sauvagement réprimée: là aussi, une mère cherche son enfant mort, une autre femme est violée par les pilleurs en maraude près des ruines de sa ferme, les visages des enfants sont marqués par la famine et la souffrance. Peu à peu, Käthe Kollwitz réussit – ce qui est donné à peu de femmes à cette époque – à exposer ses œuvres, en particulier en 1901 à la »Schwarz-Weiß-Ausstellung« de la Sécession berlinoise. Exception faite du très misogyne Karl Scheffler, certains critiques ne tarissent pas de louanges sur son œuvre et elle trouve des acheteurs. En 1908, l'hebdomadaire satirique »Simplicissimus« lui propose de publier régulièrement des illustrations, ses »Images de la misère« qui représentent encore des femmes, des ouvrières. Elle s'essaie aussi à la sculpture.

La Première Guerre mondiale éclate, Peter, son fils de 18 ans, s'engage contre la volonté de son père mais avec l'appui de sa mère, et tombe mort au bout de quelques semaines en Belgique. Kollwitz n'est pas encore la pacifiste



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

qu'elle deviendra au cours de l'entre-deux-guerres. Elle veut ériger une sculpture en l'honneur des jeunes gens, engagés volontaires morts à la guerre, des victimes qu'elle rapproche du Christ. Il faut attendre le quatrième anniversaire du décès de Peter et la proche défaite de l'Allemagne pour qu'elle affirme publiquement son refus de la guerre dans le «Vorwärts» et la «Voßische Zeitung». Elle a foi dans la révolution, sympathise avec la social-démocratie, sans pour autant s'y affilier, adhère de toutes ses forces à la première république allemande, dénonce l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, qu'elle dessine dans son cercueil, la base de la célèbre gravure de 1920 où on le voit entouré de ses partisans. En 1922, elle présente un nouveau cycle de gravures «Krieg» («La Guerre»). C'est aussi l'époque où elle crée les affiches qui fondent sa renommée, l'appel de soutien à l'URSS, «Das Brot» («Le Pain») où l'on voit une mère courbée entourée de deux enfants en pleurs, l'affiche éditée par les communistes en 1924 sur l'avortement. Bizarrement la plus emblématique de ses œuvres «Nie wieder Krieg» («Plus jamais la guerre») n'est pas présentée dans le présent ouvrage.

Käthe Kollwitz est longtemps la seule femme siégeant à l'Akademie der Künste, rejointe en 1926 par Ricarda Huch et en 1931 par la sculptrice Renée Sinternis (la créatrice de l'ours berlinois). Cela lui permet d'entretenir des rapports privilégiés avec les autres femmes artistes et de tenter d'exercer une influence pour contrer la misogynie ambiante.

L'arrivée de Hitler au pouvoir frappe la famille de plein fouet: le mari perd son poste hospitalier, elle-même est exclue de l'Akademie der Künste, perd ses élèves, son atelier et son salaire. Mais elle peut continuer à travailler au sein d'une petite communauté d'artistes qui n'adhèrent pas au régime. En 1936, la Gestapo perquisitionne à son domicile, car elle est suspectée de sympathies communistes. Elle ne réalise pas immédiatement qu'elle ne pourra désormais plus exposer.

Le décès de son mari en 1940 survient peu après leurs noces d'or. Isolée et affaiblie, elle n'a plus la force de s'exprimer contre la guerre qui éclate. Appelée, son petit-fils Peter meurt à 24 ans sur le front de l'Est. En 1943, elle quitte Berlin par peur des bombardements et se réfugie à Nordhausen dans le Harz, là où les V2 sont produits. Elle a à sa disposition des cachets lui permettant de se suicider. Mais au cours de l'été 1944, elle répond encore à l'invitation du prince Ernst Heinrich de Saxe, un de ses admirateurs, qui lui offre deux petites pièces au château de Rüdendorf où elle décède en avril 1945. L'ouvrage se termine sur le véritable culte rendu à Käthe Kollwitz en RDA et sur le monument érigé en 1993 à Berlin dans la Neue Wache en hommage «aux victimes de la guerre et de la tyrannie» avec une reproduction agrandie de la sculpture «Mère avec son fils mort».

Dans son ouvrage, Yvonne Schymura évoque avec subtilité les aspects les plus marquants de la vie personnelle de Käthe Kollwitz: sa grande tolérance pour l'homosexualité, son fils étant tombé amoureux d'un homme, elle-même de sa belle-sœur; la relation ouverte qu'elle entretient avec son mari, même si elle ne peut parfois s'empêcher de ressentir quelque jalousie; son approbation de l'avortement à une époque où la contraception était inefficace; l'amour pour ses petits-enfants; sa peur de la vieillesse, plus encore que de la mort, la présence de sa propre mère atteinte de démence sénile lui révélant ce qui l'attendait.

Il est vraiment dommage que la qualité des reproductions de lithographies et de gravures soit si médiocre. En revanche, la brève chronologie est judicieusement conçue, l'index toujours utile et les notes rejetées en annexe réduites au minimum. C'est donc un ouvrage que l'on lit avec plaisir.

19.–21. Jahrhundert –
Époque contemporaine

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41521

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)